Continents manuscrits

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

16 | 2021

Simone et André Schwarz-Bart : nouvelles approches de l'oeuvre

Une impossible solitude

Individu(s) et collectif(s) dans le cycle romanesque de Simone et André Schwarz-Bart

Élie Duprey

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coma/6834>

DOI : 10.4000/coma.6834

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Élie Duprey, « Une impossible solitude », *Continents manuscrits* [En ligne], 16 | 2021, mis en ligne le 02 septembre 2021, consulté le 20 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/coma/6834> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.6834>

Ce document a été généré automatiquement le 20 septembre 2021.

Continents manuscrits – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Une impossible solitude

Individu(s) et collectif(s) dans le cycle romanesque de
Simone et André Schwarz-Bart

Élie Duprey

- 1 Avec *Un Plat de porc aux bananes vertes* en 1967, le couple formé par Simone et André Schwarz-Bart entamait la publication d'un cycle romanesque qui, à l'origine, devait comporter sept volumes. Après la publication de *La Mulâtresse Solitude* en 1972, ce projet est néanmoins interrompu pendant plus de quarante ans ; il ne reprend qu'après la mort d'André Schwarz-Bart, avec la publication en 2015 de *L'Ancêtre en Solitude*, puis d'*Adieu Bogota* en 2017. Un dernier volume, toujours à paraître, conclura ce cycle, qui explore la vie d'une lignée de femmes, depuis le Sénégal du XVIII^e siècle jusqu'au Paris des années 1950, en passant par la Guadeloupe, la Martinique, la Guyane, et la Colombie.
- 2 À travers l'analyse de différents personnages du cycle romanesque de Simone et André Schwarz-Bart, cet article se propose d'explorer la manière dont les destinées individuelles s'articulent aux différents collectifs dans lesquels elles s'inscrivent, ou auxquels elles sont assignées – des communautés traditionnelles détruites par la traite et l'esclavage, aux collectifs qui se forment dans la révolte, jusqu'à la vie nue qui caractérise ceux qui se retrouvent coupés de tout lien humain. En particulier, quelles stratégies individuelles ou collectives les différents personnages du cycle mettent-ils en œuvre pour faire face aux différents ordres de domination auxquels ils sont confrontés ? L'ordre dans lequel les personnages seront analysés suivra la chronologie diégétique – Bayangumay, Solitude, Man Louise, Mariotte, La Commune, Jeanne.

Destruction des communautés traditionnelles

- 3 Dans sa première partie, *La Mulâtresse Solitude* explore la dissolution de la communauté des Diolas du Sénégal à travers le personnage de Bayangumay. Dans un premier temps, le texte s'attache à décrire la manière dont les individus sont enracinés dans cette communauté. Le royaume des morts est situé sous le village, à trois pieds de la surface, et passé un certain temps, les morts remontent « par la racine des arbres¹ » pour se

réincarner. Les individus existent au-delà de leurs vies successives ; la communauté est enracinée dans le lignage.

- 4 Bayangumay est ainsi identifiée comme la réincarnation de sa grand-mère Pongwé, en raison d'une certaine marque caractéristique sur son corps. Elle est « une flûte dont ses ancêtres jouent² ». Elle dispose néanmoins de caractéristiques propres ; on l'appelle ainsi Pongwé, du nom de sa grand-mère, mais également Bayangumay, qui signifie « celle dont les cils sont transparents³ ». Elle est l'incarnation particulière d'un individu immortel, ce qui n'est pas sans provoquer certaines tensions. L'enfant Bayangumay est habitée par le doute : « d'où venait qu'elle se sentît si fortement, si ardemment, si exclusivement Bayangumay ?⁴ ».

- 5 Elle est promise à un ami de son père, Dyadyu, qui aux dires des enfants du village souhaite à travers elle s'unir à sa grand-mère. Or Bayangumay comme Dyadyu sont réticents à ces noces. Dyadyu se juge trop vieux, mais ne peut refuser le mariage sans offenser son ami, et pour l'éviter, il en vient à désirer sa propre mort ; Bayangumay manifeste quant à elle sa singularité à travers l'amour qu'elle porte à Komobo.

- 6 Dyadyu comme Bayangumay souffrent ainsi des contradictions entre leur individualité et les règles de leur communauté ; ils ne peuvent cependant remettre celles-ci en cause, faute de pouvoir penser hors de ce cadre. Bayangumay demande ainsi à Komobo :

Komobo, es-tu bien certain d'être ton grand-oncle paternel ? Il murmura avec une très grande douceur, empreinte de rêverie. – Que veux-tu que je sois, ma grand-tante ?... – Je ne sais pas, je ne sais pas...⁵

Ainsi, même si Bayangumay s'échappe pour trois jours avec Komobo, elle décide finalement de revenir pour ses noces. La transgression n'est que minime, le mariage peut avoir lieu, et Bayangumay comme Dyadyu y trouvent un certain bonheur.

- 7 L'ordre de la communauté, s'il n'est pas exempt de tensions internes, parvient néanmoins à les accommoder. La présence des blancs marchands d'hommes va cependant le détruire :

Les anciens comparaient le corps nouveau de l'Afrique à un poulpe cloué sur la grève, et qui perd goutte à goutte de sa substance, cependant que les tentacules s'étreignent et se pressent les uns les autres, et se déchirent sans pitié, comme pour se demander mutuellement raison du pieu qui les traverse de part en part⁶.

- 8 La méfiance est universelle, car certains peuples deviennent chasseurs pour n'être pas gibier, et les liens sont mis à mal, qu'ils soient communautaires ou familiaux :

Une parole récente courait dans la région : Autrefois nous ne craignons que nos ennemis, aujourd'hui nous avons peur des amis, et demain, nous lancerons la pique sur nos mères⁷.

- 9 Une nuit, le village est attaqué, Dyadyu est tué, et Bayangumay est emmenée sur l'île de Gorée et embarquée dans la cale d'un navire négrier. Là, les peuples se cherchent dans l'obscurité et Bayangumay se joint aux appels ; elle rappelle qui elle est, c'est-à-dire sa place dans l'ordre des choses : « Homme du village de Séléki, je suis Bayangumay, fille de Sifôk et de Guloshô Boh. Homme du quartier d'Enampore, j'étais la troisième épouse de Dyadyu⁸ ». Nul ne lui répond. La première partie de *La Mulâtresse Solitude* se clôt ainsi sur l'abolition des identités particulières par une commune servitude.

Bayangumay, première révolte

- 10 Un dialogue entre Bayangumay, devenue Man Bobette à son arrivée en Guadeloupe, et un homme désigné comme « le vieux nègre à pilon⁹ », entérine cet état de fait. Il n'existe plus de peuples ; la traite et l'esclavage n'ont plus rendu pertinente que la couleur :

Ma patrie n'est plus dans mon village. [...] mais alors, où est-elle, ta patrie ? [...] L'enfant vit le vieux nègre poser un ongle sur la peau noire de son avant-bras, en ce geste fatal qu'elle avait vu cent fois, au cours de sa petite existence, le fameux *geste de la couleur* qui résumait toutes choses ici-bas, pour les êtres blancs et les jaunes et les noirs de l'Habitation du Parc : – Voici ma patrie, dit-il simplement¹⁰.

- 11 Le système esclavagiste est présenté dès la deuxième partie du livre en miroir de l'ordre communautaire, dont il est une parodie, une perversion : « La liste des “forces” avait été établie une fois pour toutes : le nom des morts allait aux vivants qui le rendaient le moment venu, avec l'âme¹¹ ». Alors que le double nom de Pongwé/Bayangumay témoignait à la fois de sa singularité et de son inscription dans l'ordre communautaire, les noms donnés aux esclaves sont purement fonctionnels, et sont la marque de leur réification, de leur interchangeabilité.
- 12 La servitude recrée cependant deux formes de collectif opposées, selon la réponse qui y est apportée : ceux qui servent, et ceux qui ne servent pas :
- Je te l'ai dit cent fois, négresse, nous ne sommes pas ici pour servir de bœufs au blanc. Ce sont les Dieux d'Afrique qui nous envoient [...]. Tous ceux qui suivent la voix des Dieux prendront le bateau du retour ; tandis que les bœufs, ceux qui lèchent le bois de leur joug, ils serviront les Maîtres au ciel comme ils l'ont faits sur la terre¹².
- 13 Cette distinction entre ceux qui servent et ceux qui ne servent pas recoupe une autre distinction propre au système esclavagiste, celle entre les nègres « d'eau salée¹³ », nés en Afrique, et déportés par bateau, et les nègres « d'eau douce¹⁴ », nés dans les plantations. Les deux nègres d'eau salée qui échangent peuvent ainsi prendre appui sur l'extériorité qu'est pour eux leur africanité, afin de remettre en cause l'ordre esclavagiste. Les nègres d'eau douce ne le peuvent pas ; l'ordre dans lequel ils sont nés est le seul qu'ils puissent concevoir, et ils embrassent ses valeurs : « C'est tout le contraire qu'ils disent : les mauvais nègres comme nous, on les attellera à des charrues, et ils serviront les Maîtres pour l'éternité¹⁵ ».

Solitude, seule

- 14 Solitude, la fille de Bayangumay, est née d'un viol pendant la traversée. Enfant, elle porte le nom de Rosalie. Sa mère ne l'accepte pas, en raison de sa peau jaune, de même que les nègres d'eau salée, qui évoquent « les petites mulâtresses qui s'empressent de renier leur mère, dès que le cordon ombilical se détache du cœur¹⁶ ». Bayangumay prévoit ainsi de s'enfuir sans elle avec le vieux nègre à pilon, et surprend Rosalie qui écoute leurs préparatifs. Elle la bat, puis murmure : « Hélas, cette chair ne songe qu'à trahir...¹⁷ ».
- 15 Rosalie est pourtant tout habitée par la personne de Man Bobette et ne comprend pas que celle-ci ne la reconnaisse pas comme son enfant. Désespérée de se faire accepter par sa mère, elle s'enduit le visage de vase noire et contemple son reflet avec béatitude.

Parce que mulâtresse, et pourvue d'yeux vairons, l'enfant est repérée par ses maîtres, qui perçoivent en elle une grande valeur. Ils souhaitent l'élever hors des champs, et lorsqu'ils l'habillent et la lavent, l'enfant se roule dans la poussière en criant. Néanmoins, lorsque Man Bobette fuit en l'abandonnant, l'enfant se résigne à devenir une esclave de maison, au service de la fille du gérant de la plantation. Elle ne comprend cependant pas les desseins de sa mère et s'indigne de la situation : « C'était donc ça qu'elle voulait pour moi, la négresse Bobette¹⁸ ? ».

- 16 L'image qu'elle se fait de sa mère et la volonté de s'inscrire dans ses pas lui interdisent cependant d'appartenir au groupe de ceux qui acceptent le joug. Un jour, par accident, elle verse du jus de manioc frais dans l'auge des poules, qui meurent empoisonnées. Dans un premier temps, elle se demande alors comment faire connaître cet acte glorieux à sa mère, mais elle finit par y renoncer : « elle décida que l'autre n'avait pas à le savoir, car [elle] avait agi toute seule, pour elle-même, pour sa propre satisfaction et la faveur de son plaisir. Et d'ailleurs, Man Bobette pouvait crever¹⁹ ». Incapable d'accepter le joug, elle ne peut cependant pas intégrer le groupe de ceux qui le refusent, en raison de l'abandon de sa mère. Elle est seule et vient grossir les rangs des zombies-corne, ces personnes que leur âme a abandonnées.
- 17 L'œuvre témoigne ainsi de l'impossibilité de vivre seul, hors de tout collectif, comme Mariotte en fera l'expérience dans l'asile. L'individu ne peut exister que relié à d'autres êtres humains. C'est alors que Rosalie se « marque de ses propres fers²⁰ », en se donnant le nom de Solitude. La première abolition de l'esclavage lui demeure ainsi étrangère, mais est accueillie positivement par les autres esclaves ; mais un jour, l'un des leurs est exécuté, ce qui provoque un renversement complet d'attitude. Les chants et les danses auxquelles les exécutions donnaient lieu d'ordinaire laissent la place à un silence de mort : « La liberté, fit une voix languide de négresse, elle aurait pas dû nous faire ça²¹ ».
- 18 Les nègres présents sont reconduits au travail des champs, mais ils demeurent juridiquement libres. Solitude en ressent un apaisement ; les ordres et les punitions la rassurent. Mais surtout : « Comme on donnait l'ordre de marche, la corde se tendit avec un craquement musical et Solitude ressentit une nouvelle fois, mais de façon plus profonde, essentielle, le lien que cette corde autour de son cou établissait avec ses semblables²² ».
- 19 Sa plantation est par la suite attaquée par des marrons, qui tuent les gardes, les contremaîtres et le gérant. Ils enrôlent alors tous ceux qui le désirent parmi les libérés. Solitude en est enflammée et court derrière eux pour les rejoindre ; mais ceux-ci refusent d'accepter une mulâtresse parmi eux : « Qu'est-ce que tu viens faire par ici, espèce de fiente jaune²³ ? ». La première partie de l'existence de Solitude est ainsi marquée par l'impossibilité d'appartenir à quelque groupe que ce soit ; sa mère l'abandonne, les marrons la rejettent. Mais la figure maternelle qu'elle continue de rechercher l'empêche de se ranger dans le camp de ceux qui acceptent l'ordre esclavagiste.

Fig. 1 : Solitude, dessin d'André Schwarz-Bart

© Simone Schwarz-Bart

Une marronne parmi les marrons

- 20 Quelque temps plus tard, Solitude parvient à un camp de marrons ; elle est à la recherche de sa mère. Là encore, les marrons moquent son odeur. Une femme répète que « cette mulâtresse-là, on [peut] vraiment dire que [c'est] de la fiente jaune²⁴ ». Mais cette odeur qui était la marque de son exclusion du groupe va être le moyen pour elle de se faire accepter. Une femme s'adresse aux marrons :

Bande de macaques, vous ne vous la rappelez donc pas, c'te odeur ? Et s'agenouillant aux pieds de la créature, désignant les chevilles gonflées, les mollets qui portaient la dent toute récente des fers, elle précisa d'une toute petite voix flûtée : Ô mes petits enfants, vous ne vous la rappelez donc pas, l'odeur du pourrissoir²⁵ ?

Ramenés à cette souffrance qu'il leur est impossible de ne pas reconnaître comme la leur, les marrons acceptent Solitude.

- 21 Comme en miroir de cette scène d'intégration initiale, après avoir été soignée, Solitude est interrogée sur son nom ; une vieille femme juge notamment que Solitude n'est pas un nom de personne. Cette dernière égrène alors tous les noms qu'elle a reçus, « fiévreusement, comme pressée de justifier son appartenance à l'espèce²⁶ ». Le chef des marrons, le Moudongue Sanga, intervient alors : « Qui parle de nom, qui ose ici parler de nom ?... hélas, tous ceux qui n'ont pas leur nom de Guinée, ils méritent seulement d'être appelés Sans-nom²⁷ ». Là encore, la privation au cœur du système esclavagiste crée une nouvelle appartenance.

- 22 La vision de Sanga diffère néanmoins de celle exposée par Man Bobette et le vieux nègre à Pilon. Leur rejet du joug s'appuyait sur l'extériorité que constituait leur appartenance à l'Afrique, sur leur état de nègres d'eau salée. Sanga quant à lui dénaturalise, et par la même politise l'appartenance au groupe de ceux qui rejettent la servitude :

Il disait que les nègres ont tous même père et même mère [...] Si certains d'entre eux l'oubliaient, c'était à cause des œufs invisibles que les hommes blancs avaient pondus dans leur tête, sans qu'ils s'en rendissent compte. Et pour sa part [...] il ne tolérerait que ceux qui avaient écrasé tous les œufs pondus dans leur tête par les blancs²⁸.

- 23 L'appartenance au groupe des marrons devient l'effet d'un acte individuel, le rejet de l'idéologie des blancs. L'intégration de Solitude est dès lors possible ; elle n'en demeure pas moins difficile. Solitude tente d'adopter les gestes des autres marrons, et y parvient en partie ; mais les danses d'Afrique lui demeurent étrangères, et lorsqu'elle s'y essaie, elle surprend un sourire narquois. Ce rapport à l'Afrique lui manque, car personne ne le lui a transmis. Les anciennes douleurs de Solitude refont surface et elle doute à nouveau de sa place dans le monde ; mais elle parvient finalement à les dépasser grâce à la lutte. Un jour qu'une compagnie d'éclaireurs blancs s'avance vers le camp, elle se rue sur un soldat, aux cris de « tuez-moi²⁹ », et lui plante son sabre dans le ventre. La figure maternelle de substitution qu'est la marronne Euphrosine, qui avait été la première à reconnaître en Solitude une semblable grâce à son odeur la prend alors dans ses bras et lui dit : « Te voilà donc de retour parmi nous, négresse, négresse, négresse³⁰ ?... ».
- 24 Ce cri de « tuez-moi » renvoie au cri poussé par les combattants de l'habitation d'Anglemont, lors de la bataille qui achève la grande révolte de 1802 : « *lan mô, lan mô, vive lan mô*³¹ ». D'autres événements dans le livre contribuent à nouer ce rapport entre la mort et l'appartenance au groupe de ceux qui refusent la servitude – entre la mort et la liberté ; ainsi lors du dialogue entre Bayangumay et le vieux nègre à pilon : « Ceux qui suivent la voix des Dieux prendront le bateau du retour. [...] La mort est ce bateau³². »
- 25 De même, voyant avec certitude l'échec de la révolte, son chef, Delgrès, décide de faire sauter l'habitation où les marrons se sont réfugiés, entraînant dans la mort avec eux bon nombre de leurs ennemis. Si Solitude y survit, son exécution, qui clôt le livre, parachève son appartenance à la communauté de ceux qui ont choisi la liberté de la mort. Le cycle romanesque, dans ses volumes suivants, explorera cependant le sort de ceux qui n'ont pu emprunter la voie de la mort héroïque, en particulier à travers le personnage de Man Louise, la fille de Solitude.

Man Louise ou la soumission

- 26 Le trait déterminant de la personnalité de Man Louise est livré dès le *Plat de porc aux bananes vertes*, lorsque sa petite-fille Mariotte évoque « les arcanes de son cœur d'esclave portant son maître en lui-même, alors que les chaînes sont tombées³³ ». Figure terrifiante qui vient hanter les délires de Mariotte dans le *Plat de porc aux bananes vertes*, la vie de Man Louise est développée dans *L'Ancêtre en Solitude*. De même que la vie de Solitude avait toute entière été déterminée par la figure de sa mère Bayangumay – qu'elle rejette dans un premier temps, avant de la rejoindre symboliquement, jusque

dans sa mort héroïque –, Man Louise est pour sa part hantée par le personnage de Solitude qui, exécutée le lendemain de sa naissance, ne peut constituer pour elle une figure maternelle. Elle en trouve cependant une de substitution en la personne de sa maîtresse, Mme de Montaignan ; au matin de sa mort, en pleine agonie, Man Louise délire ainsi :

Mais je vous jure par toutes les plaies du Christ que c'est vous ma mère, ô Maîtresse : que je n'ai pas et n'ai jamais eu d'autre maman que vous³⁴ !...

- 27 De même que la chair de Solitude est jugée traîtresse par Bayangumay, le sang de Louise l'est également pour l'ordre esclavagiste qu'incarne Mme de Montaignan. Toutes deux, pour complaire à leurs mères, tentent de démentir ce diagnostic : Solitude se couvre le visage de vase noire ; Louise réclame qu'on la lave de sa noirceur :

Et pourquoi me laisse-t-on sale comme je suis ?... Enlevez la peau, enlevez la peau, nettoyez-moi fort ; trempez la petite Louise dans l'eau savonneuse et bouillante, pour qu'elle devienne toute propre, toute sainte... comme un beau linge blanc³⁵ !...

- 28 Solitude et Louise vont par ailleurs se voir offrir la possibilité de passer à l'autre camp : Solitude, lorsque ses maîtres veulent en faire une esclave « à talents³⁶ » ; Louise lorsqu'elle est emmenée par des marrons et demeure trois jours dans leur camp, révéérée parce que fille de Solitude. Mais toutes deux refusent cette voie, et Louise revient occuper sa place dans la servitude.

- 29 Ce rapport à Mme de Montaignan détermine l'intégralité de la vie de Man Louise. L'attention que quiconque peut porter à sa personne est irrémédiablement associée à l'idée de servitude ; il ne lui est pas possible d'envisager un amour désintéressé, notamment dans le cadre de son couple avec Nestor Legrandin. Ce dernier est un blanc pauvre, qui s'éprend de Louise et l'achète. La scène où il la ramène dans sa case illustre cette incompréhension ; Louise marche derrière lui, comme il se doit, à une distance respectueuse, mais voit qu'il ralentit pour se porter à sa hauteur. Croyant qu'il veut pouvoir la surveiller, pour éviter qu'elle ne s'échappe, elle accélère le pas et le dépasse, pour se placer dans son champ de vision.

- 30 La figure maternelle de Mme de Montaignan a ainsi irrémédiablement lié Man Louise à la servitude, notamment à travers la religion, en particulier par sa charité chrétienne. Mme de Montaignan, lorsqu'elle arrive de France, veut sauver l'âme de ses esclaves, à la différence de son mari qui considère qu'ils n'en ont pas. Tout au long de l'œuvre, la charité est ainsi dépeinte comme un moyen de renforcer l'oppression. Ainsi, dans *Un Plat de porc aux bananes vertes*, Mariotte mendie quelques pièces devant un café, et reçoit dix francs d'une petite vieille bien nourrie, ce qui peu après lui inspire cette pensée :

Il était donc inutile de s'abaisser davantage devant ces blancs, après que je leur aye demandé la charité au-dehors, comme si je reniais ma couleur, comme si je reniais mes rêves d'enfant, comme si je reniais chacune des pensées droites de ma vie et jusqu'au souvenir déchirant de Moman, de Raymoninque et de la femme Solitude³⁷.

- 31 La charité chrétienne de Mme de Montaignan est la seule forme d'amour qu'ait jamais connue Man Louise ; la servitude à laquelle elle est irrémédiablement attachée s'exprime à travers sa très grande religiosité. Man Louise se refuse ainsi jusqu'au bout à appeler Legrandin par son prénom : « Monsieur Legrandin, vous êtes grand, mais Dieu est plus grand que vous, et je sais bien qu'il ne veut pas que je vous appelle Nestor³⁸ ». Ses conceptions religieuses ne permettent pas l'égalité : « elle se répétait qu'il n'est pas bon pour le nègre d'être "méritant", qu'il est dans sa nature de pécher, que sa vertu a une odeur de soufre³⁹ ». Elle ne perçoit ainsi en Legrandin qu'une possibilité de « sauver la couleur⁴⁰ », c'est-à-dire de diluer la part de sang noir au fil des générations pour « se

rapprocher de la lumière⁴¹ ». C'est pourquoi elle maltraite particulièrement sa petite-fille Mariotte, dont la peau est plus foncée que celle de tous les autres membres de sa famille, Man Louise exceptée. Ainsi, en dernière analyse, Man Louise déteste en sa petite-fille ce qu'elle reconnaît d'elle-même : « qu'avait-elle donc à m'envier avec cet authentique paillasson qu'elle avait toujours porté sur sa tête, plus crépelée que la mort⁴² [...] ».

Mariotte, révolte impossible

- 32 Solitude et Man Louise incarnent ainsi deux réponses possibles face à la domination esclavagiste : la révolte d'une part, la soumission de l'autre. Ces deux réponses leur permettent d'appartenir l'une et l'autre aux deux collectifs opposés qu'évoquaient Bayangumay et le vieux nègre à Pilon. Mariotte, pour sa part, sera tiraillée tout au long de sa vie entre ces deux pôles, comme l'était Solitude avant de rejoindre les marrons. Face aux avanies de sa grand-mère, Mariotte va trouver en Raymoninque, son père présumé, un modèle de substitution.
- 33 La rupture avec l'ordre familial incarné par Man Louise est consommée lorsqu'elle mord la main d'un blanc, un marin que sa tante Cydalise reçoit régulièrement, ce que Man Louise perçoit comme une marque d'élection et une voie de salut. Mais un jour, en l'absence de sa tante, le marin pousse la mère de Mariotte vers la chambre. Pour la défendre, Mariotte se précipite et le mord. Ce geste est sacrilège : « grand-mère se mit à me haïr comme si j'avais croqué l'hostie, mordu la main de Dieu en personne⁴³ ». Mariotte devient alors étrangère à sa famille, ce qui lui permet de se rapprocher de Raymoninque, qui s'était désintéressé d'elle jusqu'à présent. Comme pour Solitude et les marrons, le lien entre Mariotte et Raymoninque se noue non par la filiation, mais à travers une action individuelle de révolte.
- 34 Raymoninque est considéré comme un nègre maudit, notamment par Man Louise. Ayant tué le contremaître de son usine lors d'une grève, il vit isolé dans les bois. Il est visité par l'esprit de Solitude, dont il dit à Mariotte qu'elle est une « négresse définitive⁴⁴ ». Il fait néanmoins face à l'impossibilité de réaliser sa révolte, notamment en raison de son isolement. Il évoque ainsi avec Mariotte « l'histoire du nègre Moïse, le plus fabuleux magicien de tous les temps, car il avait réussi, lui. Il avait réussi à faire s'enfuir tous ces esclaves qui peinaient sous le joug de leurs maîtres. [...] mais après, il s'était senti seul, dépité, car il n'avait rien pu faire de plus⁴⁵. » Rendu fou, il chasse Mariotte, « en lui criant toutes sortes de choses étranges, sur cette lutte impossible, cette gloire perdue du Matouba en Guadeloupe, et qui n'était, somme toute, qu'un simple avatar du sucre⁴⁶ ».
- 35 L'impossibilité d'une révolte directe est également explorée dans *Adieu Bogota*, à travers la figure du fils de Jeanne. Alors qu'il menait une vie de prolétaire dépourvue de sens, qui n'est pas sans rappeler celle de Solitude lorsqu'elle était un zombie-corne, il devient communiste, et se sent relié à toute la communauté des travailleurs ; il trouve un sens à sa vie dans la lutte. Mais lorsque le pacte germano-soviétique est signé, il « choi[t] de son fil⁴⁷ », se perd dans l'alcool, et tombe encore plus bas qu'il n'était à l'origine.
- 36 Mariotte connaît également l'échec d'une révolte directe à la fin de *L'Ancêtre en Solitude*. Raymoninque lui avait demandé de ne pas s'opposer à Man Louise, car il éprouve pour elle une grande pitié ; il s'agit d'une femme que les blancs ont « coupée en deux⁴⁸ ». Or

un jour que Man Louise la bat, Mariotte se saisit d'un couteau et lui crie : « Je ne me laisserai pas battre par une femme coupée en deux [...]. Et je ressentis une déchirure au plus profond de mes entrailles, et c'était comme si je venais de me donner un coup avec l'arme dont je menaçais Man Louise⁴⁹ ».

Subvertir la domination : échecs et réussite

- 37 Mariotte prend acte par la suite de cette impossibilité d'une révolte ouverte. Elle s'engage alors dans une autre voie, celle du salut individuel, à travers la subversion de l'ordre lui-même : l'altérer de l'intérieur pour en user à son propre avantage. Après la disparition de toute sa famille lors de l'éruption de la montagne Pelée, Mariotte part pour la Guyane. Il s'agit d'une terre où l'ordre de la domination est dénaturé, politisée : « L'existence du bagne [...] avait complètement détruit dans l'esprit de l'ancien esclave l'idée de la supériorité du Blanc⁵⁰ ». Les classes sociales s'y lisent à la mine des gens : « ceux qui mang[ent] et ceux qui ne mang[ent] pas⁵¹ ».
- 38 Pour survivre en tant que femme, il lui faut se trouver un homme ; elle décide alors de se mettre elle-même aux enchères. Ce geste suscite cependant une complète incompréhension, et lorsqu'elle se réclame d'un précédent au Canada, son amie Yvonne la reprend : « Très amusant, mais au Canada, c'était une blanche, ma chère [...]. Tu te vends toi-même comme esclave, le comprends-tu ? – Parfaitement, sauf que c'est moi l'esclave, mais c'est moi aussi le maître⁵² ». Par ce geste, Mariotte entend ainsi subvertir l'institution esclavagiste qu'est la vente aux enchères.
- 39 L'homme qui va l'acheter contre un kilo d'or est un ancien communard à qui son engagement a valu la déportation au bagne guyanais, en plus de son surnom de « La Commune ». Les raisons ayant déterminé sa participation aux événements parisiens sont explicitement rapprochées du système esclavagiste :
- Il était né dans les années cinquante, peu après le coup d'État de Louis Bonaparte, dans la Somme, parmi ces petits paysans, anciens serfs que la Révolution fit propriétaires et que l'industrialisation expropria pour les envoyer dans les villes, esclaves cette fois non plus de la terre des seigneurs mais des machines de la bourgeoisie⁵³.
- 40 Après sa libération, il trouve un filon d'or et, devenu riche, achète Mariotte, avec qui il part pour les États-Unis. Comme en écho de celui de Mariotte, le comportement de La Commune est une tentative de subversion individuelle du cadre qui l'a envoyé au bagne. Riche, il tente de devenir bourgeois, mais n'y parvient pas ; il a le sentiment de jouer un rôle, et d'être partout détecté. Il décide alors de partir pour Bogota, arguant que l'argent est roi en ces terres, et qu'il suffit à faire d'un ancien bagnard un homme respectable et respecté. Mais cette tentative de retournement se solde là encore par un échec :
- Il faisait preuve d'une humilité anormale avec les serveurs des restaurants, toutes les petites gens auxquelles nous avions affaire et qui le trompaient dès qu'elles s'en apercevaient ; tandis qu'il était rageur, agressif avec les nantis, comme s'il se méprisait en eux. Je l'ai pourtant bien gagné, cet argent, disait-il ; mais j'en ai honte⁵⁴.
- 41 Cet échec se double de celui du couple qu'il forme avec Mariotte. Comme en miroir des sentiments que Legrandin nourrissait vis-à-vis de Man Louise, La Commune est

pourtant le seul à s'intéresser réellement à Mariotte, à la percevoir et à la traiter comme un être humain à part entière :

Il était si minutieux, calme et attentif à tous les êtres sans exception. [...] c'est peut-être le soupçon d'une différence de cet ordre qui lui avait donné envie de savoir ce que voulait la petite sang-mêlé qui se vendait aux enchères, et qui n'était autre chose que le goût le plus pur qu'on ait jamais eu pour ma personne. [...] je ressens ce regard comme le plus grand honneur qui m'ait jamais été fait⁵⁵.

- 42 Lors de la vente aux enchères, Mariotte explique qu'après avoir pu juger de son acheteur pendant un mois, elle décidera de partir, ou au contraire de remettre la somme obtenue dans le ménage. Or bien qu'elle le désire, elle ne parvient pas à s'engager avec La Commune ; et c'est précisément pour n'être pas Man Louise qu'elle s'y refuse :

Je refusais de donner à ma liberté le visage de La Commune, homme blanc et riche, non pas tant par manque de confiance en lui que par manque de confiance, n'étant pas assurée que c'était l'homme et non pas le blanc riche dont je voulais partager la vie⁵⁶.

- 43 La Commune finit par partir, en laissant suffisamment d'argent à Mariotte pour lui permettre d'acheter un magasin et de mener une vie bourgeoise. Cette dernière semble alors réussir là où La Commune a échoué, et avoir trouvé la voie de son salut individuel ; elle est à son aise dans sa vie privilégiée. Le retournement mis en branle par sa vente aux enchères est couronné de succès, et cette subversion de l'ordre de la domination est rendue possible par l'argent, par la propriété :

Plus qu'au moment des enchères, je me sentais au sommet du mal, dans l'ivresse des hautes altitudes, grisée par la toute-puissance de l'argent [...] je n'étais plus une esclave, oh non, sûr que je ne l'étais plus⁵⁷.

- 44 La manière dont la propriété à travers le pouvoir qu'elle confère a partie liée avec le mal est également explorée dans *Un Plat de porc aux bananes vertes*. Recluse dans un hospice de vieillards, Mariotte, devenue presque aveugle, emprunte les lorgnons de sa voisine, la Bittard, qui n'en a pas l'usage. Au début, celle-ci veut les lui offrir, mais Mariotte refuse ; elle les lui empruntera chaque jour. Or le fait de se voir dotée du pouvoir d'accorder ou non la vue à Mariotte transforme radicalement la Bittard :

Je m'étais si profondément abîmée, d'abord en marques de gratitude, puis en témoignages de soumission, qu'elle s'était vue haute, grande, toute-puissante, pour la première fois de sa vie [...] sa petite âme exsangue n'avait pu s'empêcher de lire, dans le hasard qui la faisait propriétaire, le signe d'une obscure élection⁵⁸...

La honte ou l'impossibilité de se fuir

- 45 La domination que lui permet son statut de propriétaire parachève la subversion de Mariotte. Son salut lui vient de l'écrasement des autres ; mais un événement va la faire chuter. La famine qui sévit en Colombie entraîne une révolte ; son écrasement est l'occasion d'un coup d'État militaire. Mariotte, presque malgré elle, est emportée par la foule. La marche est violemment réprimée, et Mariotte est arrêtée. Emprisonnée avec d'autres opposants qui sont petit à petit emmenés pour être questionnés, torturés, et exécutés, elle est violée pendant son interrogatoire, d'abord par ses geôliers, puis par leur chien :

Je n'étais pas responsable de ce qui est arrivé à l'interrogatoire. [...] Mais voilà, il y a certains accidents dont on a honte, même si on n'en est pas responsable. [...] C'est pourquoi il faut m'excuser si je ne peux raconter cette histoire normalement à la

première personne [...] et si je m'en tire de temps en temps en la racontant à la troisième personne, comme si c'était d'une étrangère qu'il s'agissait – étonnant d'ailleurs que si souvent, en parlant de mon passé, j'ai l'impression de parler d'une étrangère alors que là, dans cet événement où pour ainsi dire je n'entrais pour rien, j'ai un sentiment d'identité absolue⁵⁹.

- 46 Comment interpréter cette honte de Mariotte, alors même qu'elle ne se reconnaît pas la moindre responsabilité dans ce qui lui arrive ? Pour Levinas :

Ce qui apparaît dans la honte, c'est donc précisément le fait d'être rivé à soi-même, l'impossibilité radicale de se fuir pour se cacher à soi-même, la présence irrémédiable du moi à soi-même. La nudité est honteuse quand elle est la patence de notre être, de son intimité dernière. Et celle de notre corps n'est pas la nudité d'une chose matérielle antithèse de l'esprit, mais la nudité de notre être total dans toute sa plénitude et solidité, de son expression la plus brutale dont on ne saurait ne pas prendre acte⁶⁰.

- 47 Par ce viol, Mariotte est ramenée à ce qu'elle est, irrémédiablement, et dont elle avait cru pouvoir s'affranchir ; et elle y est renvoyée d'autant plus que ses tortionnaires s'acharnent particulièrement sur elle en tant que négresse. Elle ne peut, par la subversion individuelle, échapper au sort du collectif auquel elle est assignée ; si, parlant de la vente aux enchères, elle pouvait affirmer y être également maître et esclave, son projet de subversion échoue radicalement à cet instant précis. Une fois libérée, elle se refuse à reprendre avec son protecteur la comédie mondaine qu'elle jouait auparavant, et se débarrassant de la coquetterie qu'elle affectait, accepte de lui apparaître dans la nudité de son être :

[...] c'est ainsi qu'au lieu de faire la dame elle se laisse couler du lit, dans sa chemise de nuit, et toute décoiffée, souriante, alla au-devant du vieil homme comme une gentille petite négresse qu'elle acceptait par là d'être à ses yeux. Elle renonçait⁶¹.

La vie nue

- 48 L'événement qui amène Mariotte à rentrer dans l'asile est la mort de sa petite-fille, la Unetelle, et de son compagnon, Moritz Lévi. Là, elle tente sans succès de se débarrasser de ses souvenirs, qui sont trop lourds, trop douloureux, et par là même de dissoudre son individualité :

Depuis deux ans, depuis le jour de mon entrée dans le Trou, le paquet repose dans le même angle de la valise ; mais cet hiver, des plaques d'humidité vertes lui donnent l'aspect de ces colis d'ordure ménagère qui stagnent, oubliés, dans les poubelles de banlieue. Cinq à six kilos de photographie et de lettres tassés comme des vieilles dans une fosse commune ; le poids actuellement de mon destin⁶².

- 49 Mais cette voie est également une impasse ; en renonçant à sa mémoire, elle n'est plus qu'une coquille vide, semblable aux autres pensionnaires de l'hospice :

J'ai commencé à m'injurier à voix basse : N'avais-je pas fait sciemment un véritable désert de mon esprit ? Surtout depuis deux ans ? Tout renié, incendié, tué à petit feu d'indifférence ? Bonne à jeter aux chiens ! Tu voulais détruire l'espoir ? Ignoble négresse aux yeux vides ! Eh bien regarde : il n'y a plus rien qu'une vieille peau nostalgique sans souvenirs⁶³.

- 50 L'état dans lequel Mariotte et les autres vieillards se trouvent réduits dans l'asile peut être défini comme une vie nue, une vie réduite à sa simple réalité biologique. *Un Plat de porc aux bananes vertes* est tout entier pris dans la matérialité humiliante des corps, dont aucun personnage n'est préservé ; le texte renvoie sans cesse aux fluides de tous les

pensionnaires, à l'urine, à la merde, et les cris que pousse Mariotte y sont eux-mêmes assimilés : « mesure d'hygiène : la nuit, expulsée sous forme de petits cris de plume ; puis noyée dans la chasse d'eau du palier, pour en faire disparaître les traces par trop compromettantes »⁶⁴. De même, ses larmes s'écoulent par « un sphincter⁶⁵ ».

- 51 La mort des vieilles de l'hospice est construite en opposition à celle de Man Louise, qui est son couronnement ; elle est entourée de ses filles, de ses proches, et se distingue ainsi de l'asile, ce lieu « où la communauté des hommes achève les vieillards en excédent⁶⁶ ». La commune condition des pensionnaires de l'hospice ne suffit cependant pas à elle seule à créer une communauté de substitution. Mariotte, en arrivant, croyait que la proximité de la mort les rendrait tous semblables, mais elle est détrompée ; et l'idée d'une communauté perdue exerce sur elle un fort attrait :

Tu vois, si t'étais restée au pays, toi aussi tu déverserais ton plein de contes dans les pupilles des enfants, comme faisait Man Louise ; et chacun déposerait son offrande dans le creux de ta chemise indienne [...]. Il se trouverait bien quelqu'un pour venir te voir au cimetière [...] et cette personne-là redresserait les conques de lambi chues de ton tertre [...]. Et peut-être me réserverait-on une chaise à une table familiale [...] que l'on garderait vide, spécialement en mon honneur ; afin que je puisse revenir prendre place parmi les miens, quoique invisible⁶⁷.

- 52 À la fin du *Plat de porc aux bananes vertes*, Mariotte se débat dans cette contradiction entre la douleur que provoquent ses souvenirs et son attirance pour une communauté impossible. Elle se traîne dans Paris enneigé, dans l'idée d'atteindre le restaurant d'une de ses anciennes amies antillaises, Rosina, afin de goûter un plat de porc aux bananes vertes, et retrouver « la bonne odeur de sa race⁶⁸ ». Arrivée sur le seuil du restaurant, elle imagine leurs retrouvailles. Dans ce songe, la délicatesse de Rosina s'exprime par le fait qu'elle ne lui donne pas à manger directement – elle ne pratique pas une charité humiliante ; elle dirait simplement qu'elle a faim, se servirait et forcerait Mariotte à l'accompagner. Mais cette dernière renonce à son rêve ; elle se détourne, et tombe dans la neige.

Fig. 2 : Mariotte et ses écritures, dessin d'André Schwarz-Bart

© Simone Schwarz-Bart

L'écriture ou la vie

- 53 Son amitié avec Jeanne, une autre pensionnaire de l'asile, va cependant lui permettre de revenir à la vie : dans un premier temps, Jeanne va notamment partager avec elle sa « philosophie » : « Si on réfléchit bien, si on regarde tout au fond, au fond... on est tous des enfants, pas vrai ? [...] le cœur, est-ce qu'il vieillit ? [...] Alors je me dis... faut qu'on ait pitié⁶⁹... ». Cette philosophie tend cependant à fondre les êtres et les choses dans un même vague : « *[elle]* lui rendait les êtres flous, indistincts, comme au travers d'un voile ; à cause de cet amour trop grand, qu'elle nous portait à toutes indistinctement, et que je me figurais vaste et gris comme la mer⁷⁰... ». Jeanne et le réconfort de sa philosophie vont permettre à Mariotte de renouer avec la communauté des humains, ce qui la sauve. Mais plus encore, Jeanne lui fera découvrir la voie qui lui permettra de surmonter la douleur de ses souvenirs : elle lui demande d'écrire sur leurs vies à toutes deux.
- 54 Le statut conféré à l'écriture évolue tout au long du cycle. Elle revêt notamment une importance particulière pour ceux qui ne savent pas lire. Man Louise fait ainsi d'un livre oublié par le marin blanc que Mariotte avait mordu une relique sainte. De même, Raymoninque dit à Mariotte : « Ouvre bien ta petite cervelle, demoiselle, et retiens ceci : la seule magie à perdurer est celle des blancs, l'alphabet, les petites lettres... c'est ça la vraie magie... va, vole-la-leur⁷¹ ». Les premières tentatives de Mariotte sont marquées par cette idée de l'écriture comme arme à retourner contre les blancs, mais également par le sentiment qu'elle permet une communauté avec ses semblables :

Quand j'essayais affreusement, désespérément, d'écrire le récit de ma vie, je savais toujours, selon l'époque, où je voulais en venir ; soit parler aux miens, à cette femme comme moi que je cherchais sur la terre et dans les livres, à ce nègre comme moi, à ce jaune, à cet Arabe... leur dire en quelque sorte au secours ; soit crever la panse des Blancs, et leur plonger le nez dans ce parfum qui monte d'eux⁷².

- 55 Cette conception guerrière de l'écriture fait écho à un événement rapporté au début de *L'Ancêtre en Solitude*, lorsque Mariotte recherche le portrait de Mme de Montaignan dans un livre :

Naïvement, je noyais au crayon le visage de madame de Montaignan, de sorte qu'il me fallut ensuite aller jusqu'à la bibliothèque des Colonies, de l'autre côté de Paris, pour retrouver un autre exemplaire des *Dames créoles de l'Ancien Régime* sur lequel je puisse étudier les traits de mon ennemie⁷³.

- 56 Le récit qu'elle offre de cette ennemie dans *L'Ancêtre en Solitude* témoigne cependant du succès de cette étude, qu'elle réalise en écrivant ; mais sa perspective évolue par là même, et le portrait de l'ennemie n'est pas exclusivement à charge ; au contraire, Mme de Montaignan apparaît dans tout le pathétique de son existence.

- 57 L'écriture permet ainsi à Mariotte de surmonter sa douleur, tout en l'explorant :

Je craignais d'être livrée sans défense à la petite mort de l'asthme tandis que je m'efforçais de susciter un mot que je dresserais au-dessus de ma tête comme un fanal dans la nuit [...]. En désespoir de cause, je me saisis du mot qui désignait cette souffrance elle-même, afin de le tendre comme un voile devant son objet⁷⁴.

- 58 Mariotte peut ainsi, en écrivant, restituer à tous leur commune humanité, tout en respectant leur irréductible singularité ; l'écriture est un rapport de piété aux univers engloutis, une opportunité de « tirer une à une de mon esprit les personnes que j'avais connues, aimées, toutes ensemble reliées à un même fil d'innocence⁷⁵ ». Le caillou de mots posé sur une tombe l'est également pour les morts sans tombe ; ainsi quand Mariotte, parlant de l'anéantissement des siens, évoque « l'odeur de chair brûlée⁷⁶ » planant sur les ruines de Saint-Pierre ; ainsi quand *La Mulâtresse Solitude*, après avoir dit le sacrifice des marrons de l'habitation d'Anglemont et l'exécution de son héroïne, se conclut en évoquant « les fantômes qui errent parmi les ruines humiliées du Ghetto de Varsovie⁷⁷ ».

- 59 Le cycle romanesque de Simone et André Schwarz-Bart explore ainsi le succès ou l'échec des différentes stratégies mises en œuvre par ses personnages pour faire face à la domination esclavagiste : Bayangumay, appartenant à la génération des esclaves nés dans leurs communautés traditionnelles, peut prendre appui sur son africanité pour s'opposer à l'ordre esclavagiste ; Solitude parvient à surmonter le trauma provoqué par l'abandon de sa mère pour rejoindre les marrons, et embrasser sa lutte, jusque dans sa mort héroïque ; Man Louise rejette cet héritage, et fait au contraire sienne l'assignation esclavagiste, au point de perpétuer son ordre au-delà de son abolition formelle ; Mariotte, enfin, tiraillée entre ces différentes figures, tente une subversion de cet ordre à son propre avantage, mais échoue. C'est *in fine* l'écriture qui permet à cette dernière de surmonter sa douleur et ses doutes, ainsi que d'articuler son individualité, et les individualités de chacun des êtres qu'elle a connus, aux différents collectifs dans lesquelles elles s'inscrivent : noirs, femmes, prolétaires, dominés ; blancs, hommes, bourgeois, dominants. Le cœur du cycle tient ainsi dans cette transformation presque miraculeuse : Mariotte devient écrivain.

BIBLIOGRAPHIE

SCHWARZ-BART Simone et André, *Adieu Bogota*, Paris, Seuil, 2017

LEVINAS Emmanuel, *De l'évasion*, Montpellier, Fata Morgana, 1982

SCHWARZ-BART André, *La Mulâtresse Solitude*, Paris, Points Seuil, 2015

SCHWARZ-BART Simone et André, *L'Ancêtre en Solitude*, Paris, Points Seuil, 2016

SCHWARZ-BART Simone et André, *Un Plat de porc aux bananes vertes*, Paris, Points Seuil, 2015

NOTES

1. André SCHWARZ-BART, *La Mulâtresse Solitude*, Paris, Points Seuil, 2015, p. 12.
2. *Ibid.*, p. 29.
3. *Ibid.*, p. 13.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*, p. 24-25.
6. *Ibid.*, p. 34.
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*, p. 56.
10. *Ibid.*, p. 62-63.
11. *Ibid.*, p. 49.
12. *Ibid.*, p. 61.
13. *Ibid.*, p. 50.
14. *Ibid.*, p. 54.
15. *Ibid.*, p. 61.
16. *Ibid.*, p. 56.
17. *Ibid.*, p. 63.
18. *Ibid.*, p. 72.
19. *Ibid.*, p. 80.
20. *Ibid.*, p. 82.
21. *Ibid.*, p. 93.
22. *Ibid.*, p. 94.
23. *Ibid.*, p. 97.
24. *Ibid.*, p. 104.
25. *Ibid.*, p. 105.
26. *Ibid.*, p. 107.
27. *Ibid.*
28. *Ibid.*, p. 101.
29. *Ibid.*, p. 117.
30. *Ibid.*, p. 118.
31. « La mort, la mort, vive la mort ! », *Ibid.*, p. 146.
32. *Ibid.*, p. 61.
33. Simone et André SCHWARZ-BART, *Un Plat de porc aux bananes vertes*, Paris, Points Seuil, 2015, p. 52.

34. *Ibid.*, p. 106.
35. *Ibid.*
36. André SCHWARZ-BART, *La Mulâtresse Solitude*, *op. cit.*, p. 68.
37. Simone et André SCHWARZ-BART, *Un Plat de porc aux bananes vertes*, *op. cit.*, p. 188.
38. Simone et André SCHWARZ-BART, *L'Ancêtre en Solitude*, Paris, Points Seuil, 2016, p. 78.
39. *Ibid.*, p. 68.
40. *Ibid.*, p. 71.
41. *Ibid.*, p. 109.
42. Simone et André SCHWARZ-BART, *Un Plat de porc aux bananes vertes*, *op. cit.*, p. 52.
43. Simone et André SCHWARZ-BART, *L'Ancêtre en Solitude*, *op. cit.*, p. 148.
44. Simone et André SCHWARZ-BART, *Un Plat de porc aux bananes vertes*, *op. cit.*, p. 131.
45. Simone et André SCHWARZ-BART, *L'Ancêtre en Solitude*, *op. cit.*, p. 156.
46. *Ibid.*, p. 161.
47. Simone et André SCHWARZ-BART, *Adieu Bogota*, Paris, Seuil, 2017, p. 44.
48. Simone et André SCHWARZ-BART, *L'Ancêtre en Solitude*, *op. cit.*, p. 165.
49. *Ibid.*
50. Simone et André SCHWARZ-BART, *Adieu Bogota*, *op. cit.*, p. 157.
51. *Ibid.*, p. 160.
52. *Ibid.*, p. 164-165.
53. *Ibid.*, p. 172.
54. *Ibid.*, p. 206.
55. *Ibid.*, p. 178-179.
56. *Ibid.*, p. 205.
57. *Ibid.*, p. 215-216.
58. Simone et André SCHWARZ-BART, *Un Plat de porc aux bananes vertes*, *op. cit.*, p. 220.
59. Simone et André SCHWARZ-BART, *Adieu Bogota*, *op. cit.*, p. 233-234.
60. Emmanuel LEVINAS, *De l'évasion*, Montpellier, Fata Morgana, 1982, p. 86-87.
61. Simone et André SCHWARZ-BART, *Adieu Bogota*, *op. cit.*, p. 250.
62. Simone et André SCHWARZ-BART, *Un Plat de porc aux bananes vertes*, *op. cit.*, p. 44.
63. *Ibid.*, p. 93.
64. *Ibid.*, p. 33.
65. *Ibid.*, p. 62.
66. *Ibid.*, p. 233.
67. *Ibid.*, p. 153.
68. *Ibid.*, p. 237.
69. Simone et André SCHWARZ-BART, *Adieu Bogota*, *op. cit.*, p. 79-82.
70. *Ibid.*, p. 83-84.
71. Simone et André SCHWARZ-BART, *L'Ancêtre en Solitude*, *op. cit.*, p. 156.
72. Simone et André SCHWARZ-BART, *Un Plat de porc aux bananes vertes*, *op. cit.*, p. 208.
73. Simone et André SCHWARZ-BART, *L'Ancêtre en Solitude*, *op. cit.*, p. 19.
74. Simone et André SCHWARZ-BART, *Adieu Bogota*, *op. cit.*, p. 263.
75. *Ibid.*, p. 132.
76. *Ibid.*, p. 204.
77. André SCHWARZ-BART, *La Mulâtresse Solitude*, *op. cit.*, p. 156.

RÉSUMÉS

À travers l'analyse de différents personnages du cycle romanesque de Simone et André Schwarz-Bart, cet article se propose d'explorer la manière dont s'articulent les destinées individuelles aux différents collectifs dans lesquels elles s'inscrivent, ou auxquels elles sont assignées – des communautés traditionnelles détruites par la traite et l'esclavage, aux collectifs qui se forment dans la révolte, jusqu'à la vie nue qui caractérise ceux qui se retrouvent coupés de tout lien humain. En particulier, quelles stratégies individuelles ou collectives les différents personnages du cycle mettent-ils en œuvre pour faire face aux différents ordres de domination auxquels ils sont confrontés ?

Through the analysis of various characters in Simone and André Schwarz-Bart's literary cycle, this article will explore how their individual destinies connect with the various communities where they belong or to which they are assigned – from African traditional communities destroyed by slavery, to communities bound together by their struggle, and the bare life experienced by those who are deprived from any human bond. In particular, what are the individual or collective strategies implemented by the characters in the face of the various dominations they are subjected to ?

INDEX

Mots-clés : Schwarz-Bart, individus, collectifs, esclavage

Keywords : Schwarz-Bart, Individuals, Collectives, Slavery

AUTEUR

ÉLIE DUPREY

ÉLIE DUPREY est historien de formation. Auteur de plusieurs articles sur l'œuvre des Schwarz-Bart, il a été l'assistant de Simone Schwarz-Bart pour la publication des œuvres inédites du couple.